

LE RUBAN DE LA RETRAITE

Danièle Levy

raconter la vie

Serait-ce le premier matin du monde ? Aujourd'hui le réveil n'a pas sonné ! Pourtant je me suis réveillée à la même heure qu'hier... Mais non, inutile de se hâter, c'est l'heure de la retraite qui vient « de ne pas sonner ».

Tout le monde m'en avait beaucoup parlé : les collègues qui, avec une mine de circonstance, me susurraient « qu'on allait se revoir, déjeuner ensemble », certains se hasardaient même à affirmer que « l'on n'hésiterait pas à profiter de mes lumières en me convoquant aux réunions. » Tu parles ! Les expériences glanées au cours de ma vie professionnelle m'avaient permis d'observer que le ruban de la retraite se coupe net pour ne pas faire de nœud ; place aux jeunes et pas question de s'accrocher.

Nettoyage du passé par le vide

Plus de 40 ans d'activité laissent des traces et beaucoup de papiers ! Au début, il y a la volonté d'un grand classement. Je range, j'empaquette, j'étiquette, je stocke... Et puis très vite, devant le tas de terre du premier trou creusé, il faut en creuser un autre pour enfouir le nouveau tas ! Alors, j'ai beaucoup jeté. Un trottoir parisien se transforme en sas de dégorgement... La Ville de Paris se charge de la disparition de mes souvenirs professionnels.

Petite griserie du « sans contrainte » et des plaisirs oubliés : Écouter la radio la nuit ; terminer un chapitre vers 4 heures du matin, c'est possible, l'inconscient connaît la petite sieste au milieu de la journée ; s'autoriser à ne pas sortir parce qu'il pleut, c'est possible, aucune réunion n'est prévue ; aller au cinéma à la séance de 15 heures et suivre la queue des autres retraités ... Mais, très vite, toutes ces possibilités sont refoulées sous peine d'un surnois laisser-aller vers un vieillissement programmé.

N'oublions pas les petits-enfants. Là vient la vraie ambiguïté. Nouvelle disponibilité, puisqu'inactivité ! Mais tout à coup, un sursaut. Jamais le dilemme femme au foyer – femme au travail ne s'est posé. Ce n'est pas maintenant qu'il faut capituler ! Réagir vite : trouver une activité intéressante collant à ma personnalité.

*

Bénévole : « Qui fait quelque chose de bonne grâce, sans obligation et gratuitement. » Voilà, avec l'aide du Petit Robert, le décor campé.

Les premiers contacts s'orientent vers les associations auxquelles on envoyait quelques dons. La plupart des associations humanitaires s'entourent maintenant de vrais professionnels, et elles ont raison, c'est un métier avec des diplômés spécialisés.

Et puis, me revient en mémoire cette association de retraités, AGIR, contactée il y a quelques années où je voulais suivre les conseils de préparer la retraite avant l'heure fatidique. J'y retourne, dépose un CV et définit ce que je sais faire, parler, écrire le Français, comprendre l'enfance en difficultés.

Cela débute par un mail surprenant d'AGIR. Serais-je intéressée par une mission d'enseignement à Haïti ? Si l'on est venu me chercher, c'est que je peux y être utile. Ce que je n'aurais pas osé à 35 ans, en charge de jeunes enfants, je peux me le permettre aujourd'hui, c'est une force fantastique. « Il » l'a bien compris, il me susurre : « Tu en as vraiment envie, vas-y. »

Les démarches administratives commencent. AGIR est l'intermédiaire auprès du « demandeur », un collège localisé à Gonaïves, ville de 300 000 habitants, dont je n'ai jamais entendu parler. Je me documente et découvre une grande ville au bord de la mer des Caraïbes. Elle n'a pas été touchée par le tremblement de terre de 2010 mais par d'énormes inondations en 2008. La demande est explicite : durant 3 mois, effectuer la formation permanente des professeurs du primaire et réorganiser la bibliothèque du collège. Il va falloir s'adapter à la demande : préparer des sessions, lecture, écriture et production écrite. Je renvoie mon CV et attends. Haïti a retenu mon CV, je vais partir 3 mois ! Tous m'entourent et me soutiennent, surtout mes proches.

À l'arrivée, je retrouve le Père. Foule, chaleur, poussière ! J'écarquille les yeux, je ne veux rien perdre. À la sortie de l'aéroport, aux environs de Port-au-Prince, un immense camp sous toiles : nous sommes en 2014 et c'est un des vestiges du tremblement de terre de 2010. Nous finissons par arriver dans une nuit noire et une route chaotique « à la maison du père Gérard ». Le lendemain, je suis debout à 5 heures du matin. J'accompagne le Père à

la messe. Église pleine de fidèles endimanchés. Les nœuds colorés dans les cheveux des petites filles me font craquer, le rythme des chants aussi.

Au Collège

Je déménage dans un guest house. Mon nouvel habitat est constitué d'une chambre, un salon, une petite cuisine, une salle de douche et un balcon avec une vue superbe sur la mer. Pourtant tout est en trompe l'œil : la douche ne fonctionne pas, le gaz n'est pas branché, le problème du diner n'est pas vraiment réglé, Internet ne marche pas, il n'y a pas de papier toilette (je découvrirai plus tard qu'il est à la charge du client). La superbe vue donne sur un bidonville et il est difficile de profiter du balcon par près de 40°. Tout va se régler doucement, de la douche sortira pendant tout mon séjour un mince filet d'eau.

Le lendemain matin, à 8 heures, je me rends pour le petit déjeuner chez le Père. Je marche sur un chemin poussiéreux que je découvre être une voie très fréquentée par les camions chargés de bananes, dans un énorme nuage de poussière qui enveloppe tout, y compris les passants.

Une voiture conduite par Jeannot, qui sera mon chauffeur attiré, m'attend. Pendant 3 mois, nous ferons tous les trajets ensemble. Chauffeur, protecteur, guide – malgré sa difficulté à parler français. Je comprendrai ainsi le clivage entre les haïtiens qui ne parlent que créole et les autres, et saisirai mieux le sens de ma mission : le français sert à l'ascension sociale, la renommée du Collège dépend donc du niveau des enseignants.

Les grilles du Collège s'ouvrent. Plutôt agréable, 2 étages enserrant une cour de récréation, des fenêtres sans vitres, inutiles par cette chaleur, avec des murs de briques en quinconces pour l'aération. Les élèves sont tous en uniforme, jupe pour les filles, short pour les petits garçons, pantalon long pour le secondaire. Chaque matin, lever du drapeau, prière.

Premier entretien avec l'abbé responsable de ma prestation. Il me prévient, je serai jugée, évaluée. Je dois élaborer mes 3 sessions, lecture, écriture et production écrite. Une quatrième session servira de synthèse. Je fais connaissance de la directrice du primaire. Elle me conduit chez les sœurs où je prendrai dorénavant mes repas de midi. Rencontre avec les professeurs qui doivent suivre mes sessions de Formation Continue. Présentation et observation mutuelle. Qui suis-je pour venir soi-disant les

aider bénévolement ?

*

Depuis une semaine que je suis arrivée dans ce Collège, j'ai beaucoup bouquiné, préparé des fiches pour tenir 5 heures. Le grand jour arrive. J'ai demandé la veille à Léonard, l'administratif du Collège, de faire 25 photocopies d'un questionnaire pour évaluer le niveau des élèves. Le plus dur a été de trouver une rame de papier. Les choses les plus élémentaires prennent ici une autre dimension. Mais la bonne volonté de Léonard fait le reste.

Nous nous installons dans la bibliothèque du Collège. Je me tiens au centre de la classe, mes élèves assis en L. La directrice est là aussi. Il fait très chaud, les professeurs me dévisagent et attendent mon signal pour s'asseoir. Je me présente. Les questions fusent, suis-je mariée, quelle est ma profession, quelle est ma motivation pour être à Haïti, j'étudie les questions trop personnelles. Nous abordons ensuite le déroulement du cours : grammaire et logique de compréhension. Le Français parlé en général est bon, peu de fautes de grammaire. La compréhension et l'analyse de texte sont plus problématiques. Le « par cœur » présente certainement des avantages pour l'acquisition du vocabulaire, mais beaucoup d'inconvénients dans le développement de l'esprit d'analyse. Les 5 heures passent vite et le lien se tisse. Je rentre à l'hôtel, je ne ressens pas vraiment la fatigue, je suis sur un nuage.

Le rythme est pris. Mon gîte est aussi le QG d'une partie des troupes des Nations Unies. Je les ai repérées, gilet pare-balle, jeep, casque marqué UN. Belinda est « la servante », c'est-à-dire femme de chambre. Le premier soir, elle a frappé à ma porte pour me dire bonjour et me demander de l'argent pour un taxi (ici une moto). Elle habite sur la colline en face, a une fille d'un an gardée par sa mère, a été à l'école jusqu'en seconde, baragouine donc le français, puis a eu le bébé et a dû travailler. Je n'ai rien, c'est le Père qui garde l'argent. Pas grave, mais surtout que je ne le dise pas au patron. Je la rassure. Un soir, elle m'apporte mon diner avant de partir. Il est 15 heures. Elle s'assoie et dit « Je mange avec toi. » Je réponds non, il est trop tôt pour moi, mais si tu veux je te donne la moitié. Elle l'engouffre. Elle ajoute en riant : « Je n'ai jamais vu dans cet hôtel un étranger comme toi manger comme

les haïtiens, ils vont s'acheter des plats sous papier, mais ils ne mangent pas comme nous. »

Le chemin entre le Collège, la maison du Père Gérard et mon hôtel ne me suffisent plus. Je veux m'aventurer un peu toute seule et découvrir la ville. Par une chaleur caniculaire, je m'aventure dans les rues. J'arrive sur un grand boulevard mal goudronné, beaucoup de circulation, beaucoup de poussière, des troquets minables, un coiffeur. Que de camions, il n'y a même que cela, et des motos taxis qui devant cette blanche déambulant dans ce tohu-bohu me demandent si j'ai besoin d'eux. Rien d'original ni de dangereux, juste la foule qui m'observe sans me regarder, la poussière et des petites boutiques de pas grand chose...

*

En plus de la préparation de mes sessions, mon travail s'élargit. Je dois m'occuper de la bibliothèque du Collège. Le Père G. me demande si j'accepte de trier la centaine de cartons remplis de livres qu'il a reçu d'Europe. Ce sera au siège de son autre association « Hands Together » que se dérouleront dorénavant mes dimanches parmi les livres et la poussière ; ça me va, personne ne m'attend. Il y a de tout dans ces cartons : des livres scolaires, des romans un peu démodés, etc. Je dois trier ce qui peut être utile à la bibliothèque du Collège.

Une autre tâche inattendue : le frère d'Aubin, l'informaticien, séjourne actuellement à Rome où il prépare une thèse de théologie. Pourrais-je corriger son travail et finaliser le français ? Bon, d'accord.

Puis, encore une nouvelle tâche confiée par le jeune diacre : superviser le numéro de la revue du Collège consacrée à la culture et corriger tous les articles écrits par les élèves.

Samedi dernier, en attendant le chauffeur, j'aperçois un jeune garçon travaillant seul dans une classe, c'est Henri. Il fait des maths et de la physique. Il s'exprime dans un français impeccable, adore la littérature française et haïtienne. Il rêve de venir en France. Je pense à la fondation d'Odon Vallet, j'essaierai de la contacter.

Voici quelques thèmes abordés par les jeunes dans la revue : « Haïti, une source de désorganisation bien organisée » ; « Reprenons notre pays » ; « Haïti face à son déclin » ; « L'éducation pour tous : un rêve ou une réalité ».

Le diacre m'a demandé de trouver des jeunes français acceptant d'écrire sur le même thème, la comparaison pouvant être profitable de part et d'autre.

Je suis heureuse, l'abbé m'a chaudement remerciée, il paraît que ma présence a boosté les jeunes et les stimule à écrire des articles. Ils sont d'ailleurs venus me demander si j'acceptais de les aider à monter des débats.

Je travaille dur sur les textes. Certains nécessitent un remaniement complet pour être compréhensible, parfois même par leur auteur ! Je découvre l'ambiguïté de ce pays. Le français les tiraille entre leur culture créole et la langue de l'opresseur qui est aussi la langue de l'ascension sociale...

Tout le monde me connaît, maintenant. À tous les étages du Collège, je rencontre des élèves, des professeurs, les cuisinières qui me saluent. Je me sens bien. J'ai donné et j'ai beaucoup reçu.